NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

60 N° 3 1933

La Papauté et les Missions

Édouard DE MOREAU

p. 193 - 212

https://www.nrt.be/it/articoli/la-papaute-et-les-missions-3422

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La Papauté et les Missions

Comme tant d'autres Églises, celle de Liége trouva au moyen âge ses chroniqueurs. L'un d'entre eux s'appelle Hériger et il écrivit dans la seconde moitié du x^e siècle. Or voici ce qu'il nous apprend sur les origines de l'évêché de Tongres, dont le siège avait été transféré d'abord à Maestricht, puis, après le meurtre de saint Lambert, dans le *vicus Leudicus*, la future « cité ardente ». Le bienheureux apôtre Pierre choisit, pour les envoyer chez les Trévires (à Trèves), trois de ses disciples, Euchère, Valère et Materne. Il consacra le premier évêque, tandis qu'il se contenta d'ordonner les deux autres diacre et sous-diacre. Les missionnaires ne bornèrent pas leur action à la seule cité des Trévires, mais ils l'étendirent aux territoires voisins, de Cologne et de Tongres. Ils occupèrent l'un après l'autre la chaire épiscopale. Materne mérite le titre de premier évêque de Tongres.

Récit bien édifiant. Il soulève cependant quelques objections. Saint Materne, d'après des documents tout à fait sûrs, dirigeait

• Citons quelques ouvrages plus fréquemment utilisés dans ce travail : J. SCHMIDLIN, *Katholische Missionsgeschichte*, Post Kaldenkirchen, 1924. — *Histoire générale et comparée des missions*, sous la direction du Baron DESCAMPS, Paris, 1932. — J. SCHMIDLIN, *Die Gründung der Propagandakongregation*, dans *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, t. XII, 1922, pp. 1-14.— L. KILGER, O. S. B., *Die ersten fünfzig Jahre Propaganda. Eine Wendezeit der Missionsgeschichte*, même revue, pp. 15-30. — K. PIEPER, *Ein Blick in die missionsmethodischen Erlasse der Propaganda*, même revue, pp. 31-51. — M. LEDRUS, *Les doctrines missionnaires de S. S. Pie XI*, dans *Nouvelle Revue Théologique*, juin 1929. — — P. CHARLES, *l'Encyclique sur les Missions* (1926), mai 1926 et *Dossiers Missiologiques*, Louvain, (1926-1929).

le diocèse de Cologne au IVe siècle. On peut donc douter qu'il ait été envoyé à Trèves par saint Pierre et ait entendu, ainsi qu'Euchère et Valère, dont, au reste, l'histoire ne sait absolument rien, l'éloquent discours mis par le chanoine de Liége dans la bouche du premier pape !

Mais le peuple, créateur de légendes, se soucie fort peu de la vérité historique dans les faits et dans les dates. Presque partout au moyen âge, il cède à l'ambition de rattacher aux temps apostoliques les principales communautés chrétiennes de l'Occident. En Angleterre, saint Paul ou Joseph d'Arimathie doivent avoir semé tout d'abord la Bonne Parole. En Espagne, cet honneur échoit à saint Jacques le majeur. Nulle part toutefois, l'imagination ne se montre aussi féconde qu'en Gaule. Nulle part elle ne se livre à des jeux aussi fantaisistes en matière de chronologie. Elle campe résolument au premier siècle des évêques du troisième au septième. Elle les identifie naïvement avec des personnages évangéliques : saint Martial, premier évêque de Limoges (IIIe s.), l'enfant présenté par le Sauveur comme modèle d'humilité; *saint Sidoine de Clermont (Ve s.), l'aveugle-né de l'évangile*; saint Julien, premier évêque du Mans (IVe s.), Simon le Lépreux; Saint Ursin, premier évêque de Bourges (IIIe s.), le lecteur de la dernière cène; saint Denys de Paris (IIIe s.), Denys l'Aréopagite, converti par saint Paul. A tout seigneur tout honneur. Le cas de Liége se reproduit le plus souvent. Saint Pierre et ses disciples (authentiques ou non) reçoivent la paternité du plus grand nombre d'Églises. Ainsi s'explique l'affirmation d'un pape du Ve s., d'Innocent I, dont l'infaillibilité n'empêche pas des erreurs de fait ou des exagérations de ce genre : « Il est manifeste qu'en Italie, en Gaule, en Espagne, en Afrique, en Sicile et dans les îles adjacentes, nul n'a fondé d'Églises sinon ceux que le bienheureux apôtre (Pierre) ou ses successeurs ont constitués prêtres ».

L'histoire du rôle évangélisateur de la papauté se révèle aujourd'hui à nous beaucoup moins simple qu'on ne se le figurait au moyen âge. Au XXe s. nous pouvons non seulement l'embrasser **d'une manière plus complète qu'au Xe, mais la comprendre d'une**

manière plus exacte, parce que les stades les plus récents de cette histoire projettent leur lumière sur les plus anciens.

De ces phases, cet article voudrait présenter un aperçu rapide, aussi concret que possible.

La première tâche du christianisme fut de convertir le monde romain. Les diverses parties de cet immense empire possédaient une civilisation commune : l'hellénisme, et elles se trouvaient rattachées entre elles par d'excellentes routes. Aussi, en dehors de l'apostolat individuel qui s'exerce par des marchands, des soldats, des femmes, des missionnaires en petit nombre, le système d'évangélisation le plus ordinaire à cette première époque peut s'appeler, pour reprendre un terme cher maintenant à la terminologie communiste, un système de *cellules*. Toute ville importante possède bientôt son centre chrétien, son évêque, son clergé, sa communauté de fidèles. Et, par la force des choses, la cellule étend de plus en plus son influence autour d'elle, comme une ville étend son influence sur les villages voisins.

Mais, parmi les cellules, on en découvre de plus vigoureuses, de plus actives. Ainsi Antioche. A cette métropole revient certainement l'honneur d'avoir communiqué la Bonne Nouvelle à plusieurs des régions qui gravitèrent ensuite dans son orbite et formèrent au v^e^ s. le patriarcat d'Antioche. De même Édesse en Mésopotamie. Cette ville constitue un centre missionnaire important, syrien celui-là et non grec. Mésopotamie, Perse, etc., lui doivent en partie le bienfait de la foi. C'est parmi ces grandes cellules qu'il faut chercher Rome. Elle se distingue comme la plus ancienne et la plus active en Occident. Les évêchés du centre et du sud de l'Italie, déjà au nombre d'une centaine vers 251, ont toujours vénéré en l'Église de Rome leur Église-Mère. Et l'histoire de la Gaule et de l'Afrique chrétiennes ne permet pas de rejeter purement et simplement comme légendaire l'influence des plus anciens papes dans la conversion de ces pays. Mais si nous pouvons affirmer l'action évangélisatrice de cellules comme Antioche, Alexandrie, Rome, nous devons dénier à cette propagande toute régularité, tout plan d'ensemble, et nous devons surtout avouer notre complète ignorance sur ses modalités.

Ainsi, à la période des cellules, le rayonnement de l'Église romaine ne diffère pas de celui des autres grands centres chrétiens. Mais il l'emporte vraisemblablement par son intensité et par l'étendue de sa zone d'action : comme Rome dépasse toutes les autres villes de l'empire en importance; comme le siège de Pierre et de Paul ne le cède en autorité et en considération à aucun autre; comme l'Église du prince des apôtres préside, pour reprendre la belle expression de saint Ignace d'Antioche, à la charité universelle; comme elle représente l'unité chrétienne; comme elle exerce en tous lieux un pouvoir de surveillance, vraie mandataire ici-bas du saint Pasteur, dont, suivant l'épitaphe d'Abercius, « les grands yeux regardent partout : *Oculos qui habet magnos quoquoversus spectantes* ».

Avec l'entrée en scène des peuples barbares s'ouvre une nouvelle phase dans l'histoire de l'apostolat romain, comme dans l'histoire de l'évangélisation chrétienne. Elle durera, nous semble-t-il, jusqu'au XIII^e^ siècle.

Pourquoi jusqu'au XIII^e^ siècle ? La réponse à cette question paraîtra fort simple.

Dans cette histoire prodigieusement longue et compliquée, on peut sans doute découper des périodes : du V^e^ au VII^e^ s., évangélisation des Germains ayant envahi le territoire de l'empire romain (Francs, Wisigoths, etc); du VII^e^ au IX^e^, évangélisation des Germains restés au delà du Rhin et du Danube (Bavarois, Thuringiens, Saxons, etc); du IX^e^ au XII^e^ s., évangélisation des Scandinaves (Danois, Suédois, Norvégiens, Islandais); du VIII^e^ au XI^e^, évangélisation des Slaves (Croates, Serbes, Bulgares, Moraves, Tchèques, Polonais, Russes) et des Hongrois; enfin, du XII^e^ au XIV^e^, évangélisation du Sud et de l'Est de la Baltique (Wendes, Poméraniens, Prussiens, Finlandais, Livoniens, Lithuaniens). Mais tous les peuples énumérés dans les lignes précédentes habitaient notre vieille Europe, dont la conversion ne s'achève qu'avec le XIV^e^ siècle, voire le XV^e^. Du VI^e^ au XIII^e^ s. l'Europe forme le terrain principal, on pourrait presque dire, le terrain unique d'évangélisation. Toutes ces missions médiévales présen-

tent d'ailleurs de singuliers traits de ressemblance : elles s'adressent à des peuples barbares, tandis que celles de l'empire romain s'attachaient à convertir des civilisés; elles se préoccupent moins des individus que des chefs ou rois païens, parce que, dans les sociétés primitives, l'exemple des principaux personnages entraîne toujours après lui une partie du peuple. Enfin, surtout, leur histoire nous présente un travail dépourvu, en général, de vues d'ensemble, d'esprit de suite, d'unité de direction, un travail que nous appellerons, faute de trouver un terme plus juste : *dispersé.*

Arrêtons-nous ici; car cette dispersion, un des traits caractéristiques du moyen âge, se retrouve à la fois dans l'histoire de la propagande chrétienne et dans celle de l'apostolat pontifical, à cette époque.

Rome est très loin d'être alors la seule puissance missionnaire. A côté d'elle voici Byzance qui convertit des païens bien loin hors de son territoire; mais par intermittences et surtout au VI^e^ siècle, sous Justinien, au VII^e^, sous Héraclius, et au IX^e^, sous Basile le Macédonien. Les rois francs font de même, en particulier, Dagobert I, sous les Mérovingiens, Charlemagne, Louis le Pieux et Louis le Germanique, sous les Carolingiens. D'ailleurs en très grand nombre, les rois barbares, chez les Anglo-Saxons, chez les Scandinaves, chez les Slaves, deviennent à leur tour des apôtres. Après les souverains, des évêchés, comme Aquilée, en Italie, et Salzbourg, en Autriche, méritent le même titre. Ils nous rappellent les cellules de la première période, mais leur action est plus consciente, plus suivie et elle nous est surtout mieux connue. Enfin, plus encore que les rois et les évêques, les missionnaires abondent dans l'histoire de la propagation chrétienne au moyen âge. Ce sont des moines, fils de saint Colomban ou de saint Benoît, cénobites irlandais ou anglais, amoureux des grandes randonnées apostoliques sur le continent; des membres des ordres militaires; ou encore des religieux autochtones, gaulois, allemands, italiens, que saisit et pousse la grande pensée du prosélytisme chrétien. Mais souverains, évêques et surtout missionnaires manquent généralement de plan d'ensemble et

d'esprit de suite; ils poursuivent la réalisation d'un but très particulier. Saint Amand, aquitain de naissance, n'a pas assez de la Belgique et de la France du Nord, son principal champ d'activité; voici qu'il entend parler des Slaves du Sud, des Slovènes, encore païens; il traverse le Danube pour leur porter l'Évangile et plus encore pour trouver chez eux le martyre. Un peu plus tard, on lui dépeint les superstitions des Vascons ou des Basques. Il part aussi afin de les rendre chrétiens. Dans son testament, dicté vers l'âge de 85 ans, nous lisons ces lignes : « Personne n'ignore de quelle manière nous avons parcouru en longueur et en largeur toutes les provinces et toutes les nations, par amour du Christ ». Le bon saint exagère, mais on ne peut lui refuser de nombreuses expéditions et, en cela, il apparaît bien un missionnaire du moyen âge.

Voilà comment se présente à nous l'apostolat chrétien au moyen âge. Et que fait donc Rome, au cours de ces longs siècles de conversion de l'Europe, mais aussi de dispersion dans l'apostolat ?

D'abord, de tous les centres d'apostolat, la papauté seule intervient régulièrement dans le plus grand nombre au moins des entreprises missionnaires. Voilà déjà un très grand progrès sur la période précédente. Rome avait sans doute dépassé Antioche comme cellule rayonnante, au temps de l'empire romain. Mais les papes au moyen âge tiennent dans l'évangélisation de l'Europe une place qui laisse bien loin derrière eux et Byzance et l'empire franc et les évêchés d'Aquilée et de Salzbourg et les fils de saint Colomban et les fils de saint Benoît. De bien peu de pays et de peuples de l'Europe, on pourrait retracer les origines chrétiennes sans y nommer un ou plusieurs papes.

Les Souverains Pontifes ne se désintéressent d'aucune entreprise apostolique; ils ont cependant des manières diverses de s'y intéresser. Comment se manifeste leur esprit de prosélytisme dans la conversion de plusieurs des peuples barbares établis dans l'empire ? Berthe, épouse d'Éthelbert de Kent, Éthelberge, épouse d'Edwin de Northumbrie, Théodelinde, épouse d'Agilulf, roi des Lombards, ont reçu des lettres de papes les exhortant **à convertir leur mari ou les félicitant de les avoir amenés à la foi.**

Voici un pas de plus. Le missionnaire, se sentant la vocation à l'apostolat, se rend à Rome, soit avant de commencer sa prédication, soit après avoir déjà exercé quelque temps le ministère auprès des païens; il y reçoit des pouvoirs et parfois le titre de légat. Ainsi, Amand pour la Belgique, Willibrord pour la Frise, Boniface pour la Germanie, Anschaire pour le Danemark et la Suède. Le pape organise aussi les conquêtes et crée, en général, les évêchés ou, au moins, les archevêchés. D'autre fois l'action pontificale se fait sentir beaucoup plus fortement, par exemple dans l'évangélisation de la Germanie par Saint Boniface, dans celle des Moraves par les saints Cyrillle et Méthode, d'ailleurs envoyés d'abord en mission par Byzance, dans celle des Bulgares sous Nicolas I, dans celle des Hongrois, dans celle des Polonais, et plus encore peut-être dans celle des peuples slaves et allemands de l'Est et du Sud de la Baltique. Enfin, un exemple à peu près unique dans l'évangélisation médiévale nous est fourni par l'histoire des Anglo-Saxons. Ici, non seulement Rome donne les pouvoirs aux hérauts de l'Évangile, non seulement elle suit de près leur action, mais elle a pris l'*initiative* de l'œuvre évangélisatrice; elle a désigné les missionnaires; elle les a même formés. Sans doute des religieux irlandais, non commissionnés par le pape, participent bientôt à l'évangélisation de l'Angleterre; certains rois de l'heptarchie contribuent beaucoup, après leur baptême, à la conversion de royaumes voisins; Rome ne déploie pas à tous les moments de la lutte entre le christianisme et le paganisme en Angleterre, lutte qui dure près d'un siècle, la même activité. Mais si l'on voulait établir dans la ville éternelle une galerie des papes missionnaires, il faudrait évidemment, pour la période antérieure au XIII^e^ siècle y donner la place d'honneur à saint Grégoire le Grand.

Étudions d'un peu plus près encore ces interventions des papes. Elles paraissent dispersées. Mais la dispersion dans l'apostolat pontifical provient surtout de la dispersion dans l'apostolat du moyen âge en général. En d'autres termes, Rome prend rarement l'initiative d'une mission à cette époque. **Elle la laisse plutôt aux empereurs, aux rois, aux évêques,**

aux moines. Elle se réjouit de voir naître et se développer les entreprises missionnaires, d'où qu'elles viennent; bien plus elle n'impose pas non plus en général une méthode. Pour le pouvoir de direction, c'est autre chose. Là aussi, les papes se servent avec ménagement de leur autorité; car le moyen âge apparaît admirable, pour qui le connaît un peu, par la liberté qui s'y déploie. Cette direction cependant, ils la retiennent toujours, d'une facon plus ou moins étendue, d'une facon plus ou moins suivie, mais sans tradition bien nette, sans uniformité par conséquent dans la manière de l'exercer. Bref, au moyen âge, les papes et les papes seuls dirigent et dirigent régulièrement le mouvement missionnaire. Ce développement de l'action pontificale correspond d'ailleurs en bonne partie à l'évolution qui se remarque dans l'exercice de leur primauté. Aux premiers siècles, les interventions des évêques de Rome dans les affaires des autres Églises, sont rares, à notre connaissance. Elles sont continuelles au moyen âge. Mais elles diffèrent beaucoup d'après les temps, les papes et les circonstances, comme la politique missionnaire elle-même des souverains pontifes. Retenons donc, pour cette période, à défaut de mieux, l'expression de *direction pontificale dispersée et variable.*

Nous voici au XIII^e^ siècle, le siècle de l'apogée du pouvoir pontifical. D'alors datent, dit-on souvent, les missions modernes.

En effet, si la méthode proprement dite change assez peu, deux nouveautés considérables se remarquent qui annoncent l'ère actuelle.

D'abord, des croisades sanglantes naît l'idée de la croisade pacifique. Les bénéficiaires de celle-ci seront les hérétiques et les schismatiques (nestoriens, monophysites, etc.), les Musulmans et surtout les Mongols. Il ne faudra plus chercher le champ d'apostolat principal en Europe, mais en Asie : en Perse, en Turkestan, en Chine, etc., pays conquis par les Mongols, et, dans un degré moindre, en Palestine et en Syrie, occupées par des dissidents chrétiens et des Musulmans. Ajoutons-y quelques pays de l'Afrique du Nord : Egypte, Maroc, Tunisie.

Autre changement. L'entrée en scène et les travaux considérables des grands ordres dits mendiants, les premiers ordres de l'Église auxquels on peut appliquer l'épithète de missionnaires : Franciscains, Dominicains, Carmes, Ermites de Saint-Augustin.

Nous disons qu'ainsi s'annoncent des temps nouveaux. Car bientôt se produiront les grandes découvertes géographiques, d'une part, la fondation des Jésuites et des Capucins, de l'autre.

Mais avant de passer à une quatrième période, marquons les caractéristiques de la troisième, au point de vue de l'apostolat pontifical.

Au XIII^e^ et au XIV^e^ siècles, chez les Mongols surtout, la papauté prend en mains la direction suivie et complète des missions. Elle expédie des ambassades chez les Khans (rois). Elle leur adresse de nombreuses bulles, plus ou moins bien reçues. Elle ordonne aux supérieurs religieux de choisir et d'envoyer un nombre plus ou moins grand de leurs religieux dans les pays de l'Orient. Elle favorise la formation des missionnaires qui devient plus technique qu'autrefois. Elle accorde d'importants privilèges aux « sociétés de pérégrinants pour le Christ », constituées chez les Dominicains et les Franciscains. Elle crée des archevêchés et des évêchés, elle en nomme les titulaires, pour la Perse, la Chine, etc. Innocent IV, Nicolas IV, au XIII^e^ siècle, Clément V, Benoît XII, Jean XXII et Boniface IX, au XIV^e^ : tels furent les principaux inspirateurs de cette politique missionnaire. Et l'on connaît assez les plus illustres au moins des apôtres : Plancarpin, Montcorvin, Marignoli, Jordan de Sévérac, Odoric de Pordenone, sans compter ceux qui, comme Rubrouck et André de Longjumeau tenaient leur mission du roi de France, saint Louis.

A la dispersion, au manque d'uniformité du moyen âge succède donc, dès le XIII^e^ siècle, dans l'attitude de Rome vis-à-vis du mouvement des missions, un *système de concentration*.

Les centaines de missionnaires envoyés notamment aux Khans tartares ou mongols : Kouyouck, Hulagu, Batu, Sartack, Asbeck-Khan, Dschanibeg, etc., sont en grande partie franciscains ou dominicains. « Mettez-moi à part, commande Eugène IV au **général des Franciscains, des hommes dont puisse disposer le**

Saint-Siège, et libres de toute charge et occupation dans l'ordre ». Il est curieux de noter qu'en cette fin du moyen âge où se constituent les armées permanentes, la papauté commence aussi à avoir sous la main pour les missions de grandes compagnies toujours prêtes à lui obéir. Mais la fin du moyen âge se caractérise aussi par la naissance des États modernes centralisés. La papauté d'Avignon marche, on le sait, dans la même voie. Le plus centralisateur des papes d'Avignon, Jean XXII, est aussi le plus grand pape missionnaire de la fin du moyen âge.

Ainsi les croisades provoquent une extension du champ d'apostolat en Asie et en Afrique. Grâce aux nouveaux ordres, qui, en conformité avec l'idéal de leur fondateur, brûlent de zèle pour l'évangélisation, les papes peuvent diriger effectivement des missions chez les Mongols et chez les Musulmans. Malheureusement les résultats ne répondent pas aux efforts déployés. Toute propagande auprès des disciples proprement dits de l'Islam est interdite en pays musulman. Le scepticisme foncier des Mongols, scepticisme d'ailleurs poli et ouvert à toutes les idées nouvelles, l'opposition des schismatiques aux catholiques, en Chine notamment, la concurrence des Musulmans, en Turkestan, par exemple, entravent considérablement le travail. D'ailleurs une nouvelle vague d'assaut mongole, celle de Tamerlan, à la fin du XIV^e^ siècle, et, en Chine, l'avènement de la dynastie des Ming, viennent bientôt anéantir les missions chrétiennes. Beaucoup de missionnaires, il faut l'avouer, manquaient de préparation et de psychologie. La distance et les difficultés inouies de communication empêchaient la curie de suivre les pères d'un peu près. A Rome et à Avignon, on ne disposait encore d'aucun organisme spécialisé du genre de la Congrégation de la Propagande.

Pour arriver à celle-ci, la papauté devra encore passer, selon les vues de Dieu, par deux siècles d'expérience et... d'épreuves, mais dont l'un des deux, au moins, le XVI^e^, se distinguera par des conquêtes apostoliques particulièrement brillantes et nombreuses, aux Indes, au Japon, en Chine, aux Philippines, au Pérou, en Colombie, au Mexique, au Congo, et par les premières grandes

entreprises missionnaires de la Compagnie de Jésus. Nous appellerons cette période, la quatrième, considérée au point de vue spécial de l'histoire de la propagation de la foi par la papauté, la phase des *patronages et de la double direction*. Expliquons ces termes.

Le XV^e^ siècle et les quarante premières années du XVI^e^ marquent incontestablement, par rapport surtout au XIV^e^, un recul dans l'action missionnaire de Rome. Celle-ci se ressent longtemps des tristes divisions du grand schisme, de la lutte moins connue, moins retentissante, mais non moins dangereuse, entre les conciles et les papes, dans la première moitié du XV^e^ siècle, enfin de la mondanité, voire des mauvais exemples de certains papes de la Renaissance. Les milices conquérantes de la papauté, Franciscains et Dominicains, souffrent, elles-mêmes, de la décadence religieuse; elles ne brûlent plus du même zèle apostolique et la Peste noire dépeupla leurs couvents. Enfin, les papes doivent, dans la seconde moitié du XV^e^ siècle, grouper la chrétienté contre les Ottomans qui menacent l'Europe beaucoup plus encore que les Arabes, au VII^e^ siècle, et les Seldjoucides, au XI^e^. Dans la première moitié du siècle suivant, Rome concentre ses forces contre le protestantisme.

Le premier, Paul III (1534-1549), le pape qui a convoqué le concile de Trente et approuvé l'ordre des Jésuites, reprend la politique missionnaire des pontifes du XIV^e^ siècle. Mais si lui et ses successeurs, Pie V, Grégoire XIII et d'autres, envoient des missionnaires, suivent leurs travaux, créent des diocèses, favorisent en particulier l'activité apostolique des Jésuites, s'ils tentent les premiers essais de commissions ou congrégations romaines spéciales qui aboutiront à la Propagande, ils se voient entravés dans presque toutes leurs initatives et dans la direction de l'œuvre apostolique par les privilèges de tout genre accordés au Portugal et à l'Espagne, sous leurs prédécesseurs, en vue de l'évangélisation des contrées découvertes par ces deux peuples.

Le fameux *Padroado* a été constitué par des papes du XV^e^ et du XVI^e^ siècle en faveur du Portugal. L'Espagne assumera les mêmes obligations et recevra les mêmes privilèges. Bâtir, conserver et

réparer les églises, les oratoires et les monastères en pays de mission; fournir tout le nécessaire au culte; députer le nombre suffisant de prêtres au ministère évangélique : voilà quelques-unes des obligations des deux puissances coloniales. Et voici quelques-uns de leurs droits : créer et organiser les évêchés et les archevêchés; présenter tous leurs titulaires à la nomination pontificale; autoriser les missionnaires, même envoyés par Rome, à mettre le pied sur les terres conquises par ces deux puissances. Celles-ci, poussées au XVI^e siècle par un véritable esprit apostolique, qui n'exclut d'ailleurs pas l'esprit de lucre et l'ambition d'État, s'acquittèrent bien d'abord de leurs obligations. Mais dès la fin du XVI^e siècle se constate la décadence du patronage. On déplore surtout à Rome le défaut d'unité, la double direction, qui provient de ce système.

La création de la Congrégation de la Propagande, en 1622, suivie, en 1627, de l'ouverture du collège de la Propagande pour la formation de missionnaires, va donner à Rome le moyen de reprendre la direction unique et effective des missions. Elle va marquer un pas décisif dans l'histoire du rôle missionnaire de la Papauté. Avec 1622 commence donc une nouvelle phase dans l'histoire que nous avons entrepris de résumer. C'est la phase de la *centralisation.*

La Congrégation de la Propagande doit son origine au pape Grégoire XV. Un de ses prédécesseurs, Sixte-Quint, avait créé quinze congrégations, quinze ministères. Aucune d'elles ne s'intéressait principalement aux missions. L'acte de Grégoire XV comble cette lacune. Le Vatican aura désormais son ministère des colonies.

Un savant bénédictin nous a retracé la carrière de vingt-sept ans du premier secrétaire de la Propagande, Mgr Francesco Ingoli. Celui-ci se trouve aux prises avec des difficultés formidables, dont la principale consiste naturellement dans le droit de patronage de l'Espagne et du Portugal. La Congrégation commence par demander des rapports sur les missions. Elle en obtient, mais beaucoup moins qu'elle n'en a demandés. D'après un de ses premiers décrets, tous les noms des missionnaires doivent lui

être soumis, afin qu'elle puisse examiner ces sujets, leur donner des lettres patentes, obtenir d'eux des relations, etc. En réalité, très peu nombreuses sont les listes des missionnaires et les relations envoyées à Rome dans les cinquante premières années après la fondation de la Propagande. Toujours, il faut passer par les cours qui, naturellement, ne favorisent pas la centralisation romaine. Cependant, en dehors de multiples interventions d'ordre varié, la Propagande, sous le secrétariat d'Ingoli, réalise plusieurs œuvres importantes. Ainsi elle crée la Préfecture apostolique du Congo et y envoie des Capucins. Aux Indes, dans le royaume d'Idalkan, un ancien brahme devient vicaire apostolique, et, sous la direction de la Propagande, il forme un clergé indigène composé surtout d'autres brahmes convertis. La constitution d'un clergé indigène, voilà en effet une idée chère à la Propagande dès les premières années de son existence. Francesco Ingoli tâche aussi d'augmenter le nombre des prêtres séculiers dans les missions ; d'obtenir des ordres religieux un meilleur recrutement des missionnaires ; de diminuer la dépendance des chefs de mission vis-à-vis des puissances coloniales, etc. A sa mort, en 1649, quarante-six territoires de mission, ayant chacun leur préfet, dépendent directement de la Propagande.

Il est inutile d'ajouter que le travail commencé se poursuivit sous les successeurs d'Ingoli. Partout se multiplient les préfectures et bientôt les vicariats apostoliques.

Cependant la Propagande ne parvint à réaliser pleinement les projets de centralisation conçus par Grégoire XV et le premier secrétaire, qu'en plein XIX^e^ siècle, sous les pontificats de Grégoire XVI et de Pie IX. Nous voudrions rappeler ici ce qu'elle est aujourd'hui. Ce court aperçu permettra au moins d'entrevoir ce dont les missions lui sont redevables, grâce à l'unité de direction, à l'esprit de suite, à la répartition aussi égale que possible des forces et des ressources, à la vigueur des initiatives, à l'atténuation des divergences de points de vue entre ordres et nationalités, au maintien des idées surnaturelles dans l'œuvre de la propagation de la foi. Quel spectacle différent nous donnent, sous ces rapports, les missions catholiques et les missions

protestantes! Celles-ci, malgré leur formidable développement au cours du XIXe siècle, malgré les tentatives d'union réalisées au XXe, par exemple à la conférence d'Édimbourg de 1908 à laquelle participèrent 1200 délégués de presque toutes les sociétés missionnaires protestantes, celles-ci souffrent toujours de graves maladies qui tiennent à la constitution même du protestantisme. C'est la différence des Credos chez les évangélisateurs; l'absence de plan d'ensemble; l'inexistence d'autorité centrale; la dispersion des efforts; les progrès constants des idées modernistes, rationalistes, bolchévistes.

La congrégation de la Propagande est actuellement une des douze congrégations de la curie romaine. Bien que sa juridiction s'étende encore à des pays non païens, par exemple à la Suède, à la Norvège et au Danemark, et que trois autres congrégations : la Consistoriale, la congrégation des Églises orientales et celle des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, s'occupent aussi de certaines missions chez les non chrétiens, la Propagande dirige, de très loin, les plus vastes territoires du monde en dehors des régions chrétiennes. Ceux-ci portent des titres divers : missions indépendantes, préfectures apostoliques, vicariats apostoliques, évêchés et archevêchés. Ils étaient, au 30 septembre 1931, au nombre de 397, en pays non chrétien seulement. Presque toute l'Afrique, sauf les diocèses d'Oran et de Constantine, les archidiocèses de Carthage et d'Alger, et l'Angola portugais, relève d'elle. Toute l'Asie, sauf l'archidiocèse de Goa, les diocèses de rite oriental du Malabar, et Macao en Chine. Toute l'Océanie, sauf les Philippines où les Espagnols établirent la hiérarchie catholique dès le XVIe siècle. Enfin, une partie de l'Amérique, les missions aborigènes.

Dans ces régions qui dépendent d'elle, la Propagande exerce des pouvoirs très étendus. Elle modifie les limites des missions existantes; elle crée de nouvelles missions; elle fixe la répartition des divers territoires à évangéliser entre les congrégations missionnaires, ou elle les confie au clergé indigène; elle nomme les supérieurs de missions indépendantes, les préfets et les vicaires apostoliques; elle administre et surveille les missions. Un bon

nombre de collèges, de séminaires, de sociétés, d'associations de missionnaires avec vœux religieux dépendent d'elle. Pour les ordres et les instituts religieux ayant des missions, la plupart d'entre eux relèvent, au point de vue religieux, de la congrégation des religieux, et au point de vue missionnaire, de la Propagande. Cependant les sociétés exclusivement missionnaires, comme par exemple les Scheutistes en Belgique, ne doivent traiter qu'avec la Propagande. Celle-ci, depuis 1922, a fixé un formulaire d'après lequel tous les chefs de mission ont à lui faire périodiquement rapport. Grâce à ces enquêtes très minutieuses, elle vient de publier, en 1930, un gros volume bourré de statistiques de toute espèce sur les missions.

Une compétence si étendue requiert naturellement, à Rome même, un personnel considérable. En effet, le Palais de la Propagande situé à la Piazza di Spagna, outre les administrations qu'il abrite, celles de l'Agence Fides, de l'*Unio Cleri* et des trois grandes œuvres pontificales, renferme de nombreux bureaux. Vingt et un cardinaux appartiennent à la congrégation de la Propagande; mais plusieurs d'entre eux pourraient difficilement suivre d'un peu près son travail, par exemple le cardinal Van Roey et le cardinal Verdier. D'ailleurs, les assemblées plénières, auxquelles participent de droit le préfet, les cardinaux membres et le secrétaire, n'ont lieu qu'une fois par mois. Environ chaque semaine, le préfet, le secrétaire et quelques fonctionnaires expédient les affaires courantes, déterminent les questions à soumettre aux réunions plénières ou au Saint-Père. A celui-ci, le préfet adresse un rapport tous les quinze jours. Outre les cardinaux membres et les deux secrétaires, la Propagande se sert de consulteurs, évêques, prêtres séculiers ou religieux, et enfin de fonctionnaires rétribués : *minutanti*, ou rédacteurs de lettres, rescrits et rapports, scribes et employés d'archives.

Le fondateur lui-même de la Propagande s'était appliqué à la doter. Dans la suite, des papes, des cardinaux, des évêques lui assurèrent de nouvelles sources de revenus. Mais la Révolution française et les événements de 1870 portèrent un coup irrémédiable à sa fortune. Ses finances sont administrées par le préfet, le secré-

taire, un pro-secrétaire et une vingtaine d'employés. A ses ressources s'ajoutent maintenant les sommes recueillies par les trois grandes œuvres pontificales : Propagation de la foi, Sainte-Enfance et Saint Pierre apôtre pour le clergé indigène, françaises d'origine, actuellement centralisées à Rome. La Propagation de la foi a recueilli en 1929 plus de 66 millions de lires; la Sainte-Enfance, 27 millions et Saint Pierre apôtre, 12 millions. Chaque année se publie la liste complète des apports des divers pays et celle des subsides accordés aux différentes missions. Il est inutile de dire que les demandes adressées à la Propagande dépassent de beaucoup ses disponibilités.

Un liturgiste catholique d'Angleterre, Edmond Bishop, a écrit, dans son beau petit livre sur *Le Génie du rit romain* que « le Romain était doué d'une imagination réceptive plutôt que créatrice » et l'on peut trouver dans l'œuvre de Newman le développement de cette idée que, sauf le cas de quelques grands papes, Rome ne fit jamais preuve de beaucoup d'originalité.

Ces appréciations, nous pourrions peut-être les formuler aussi pour certaines phases de l'histoire missionnaire de la papauté. Leur fausseté apparaît évidente pour d'autres, surtout pour les derniers siècles du moyen âge et pour ceux qui nous séparent de la fondation de la Propagande. Mais quelle protestation élève contre elles l'histoire des pontificats de Benoît XV et de Pie XI!

Demandez à n'importe quel catholique si, depuis la guerre, il y a quelque chose de changé au point de vue des missions. Il vous répondra sans hésiter par l'affirmative. Il vous nommera les journées de missions, les expositions de missions, l'aide médicale aux missions, et peut-être aussi, les semaines, les cours de missiologie, etc, etc. Tout cela, ajoutera-t-il, n'existait pas avant la guerre.

Ce catholique a raison. Des années qui suivent la guerre date certainement une nouvelle phase de l'histoire des missions. Il serait prématuré de vouloir en établir dès maintenant les caractères. Il nous paraît plus aisé de marquer déjà certains aspects nouveaux du rôle pontifical.

Et d'abord, un acte solennel de Benoît XV inaugure cette nouvelle période. C'est l'encyclique *Maximum illud*, du 30 novembre 1919. On ne peut la relire aujourd'hui sans y découvrir un vaste programme en plusieurs points précis et sans constater que Pie XI s'applique à le réaliser dans ses diverses parties, en l'étendant et en le développant, soit dans son encyclique *Rerum Ecclesiae*, du 28 février 1926, soit dans les diverses initiatives de son pontificat.

Les thèmes principaux de ces deux documents de 1919 et de 1926 se ressemblent beaucoup. L'un et l'autre pontife se déclare ému par l'immensité du nombre des païens qui reste à convertir et auxquels, sans exception, la charge apostolique lui donne le grave devoir de communiquer les bienfaits de la rédemption. Pie XI, après Benoît XV, recommande aux fidèles les divers moyens de favoriser les missions : prière; vocations missionnaires; aumônes, surtout aux trois grandes œuvres de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance et de Saint Pierre apôtre; organisation de l'*Unio Cleri*. Comme Benoît XV, Pie XI consacre une partie de sa lettre au clergé indigène, mais il détaille plus la création des séminaires, la formation des prêtres natifs, l'institution des congrégations religieuses dans le pays même de la mission. Enfin les deux pontifes souhaitent que les évangélisateurs étendent le plus vite possible leur ministère à toute l'étendue de la mission et constituent sans tarder des centres où pourront s'établir de nouveaux préfets ou vicaires apostoliques

A ce dernier point de vue, déjà les actes des derniers papes sont significatifs. Benoît XV, pratiquement empêché pendant la guerre de développer la hiérarchie des missions, forcé ensuite d'assurer la réorganisation de celles-ci, parvint cependant, dans son court pontificat, à ériger hors d'Europe neuf préfectures apostoliques, trente vicariats, trois prélatures *nullius*, dix-huit évêchés, sept archevêchés et la délégation apostolique du Japon. Quant à Pie XI, le chiffre des missions indépendantes inaugurées par lui, en dix années, est de 128. De 128 sur 473 ! c'est-à-dire que l'Église doit jusqu'ici à ce seul pontife plus du quart de toutes les circonscriptions missionnaires.

Après avoir surtout recommandé aux fidèles les mêmes œuvres pontificales que son prédécesseur, Pie XI, ici également, le dépassa : d'abord en transférant à Rome le siège central de *l'Œuvre de la Propagation de la Foi*, transfert d'ailleurs décidé par Benoît XV, et en élevant cette œuvre à la dignité d'œuvre pontificale. Depuis 1929, les autres œuvres, devenues aussi pontificales, la Sainte-Enfance et Saint Pierre apôtre, sont, comme la *Propagation de la Foi*, placées sous la direction immédiate de la Propagande.

Le peuple chrétien remarqua surtout les réalisations de Pie XI par rapport au clergé indigène. Le pape ne se contenta pas de multiplier les missions, préfectures, vicariats et diocèses de l'Extrême-Orient remis au clergé indigène. Il donna à plusieurs des circonscriptions missionnaires des pasteurs indigènes. En 1923, était sacré un évêque du Tuticorin d'origine indienne; en 1926, les six premiers évêques chinois; en 1927, le premier évêque japonais.

Comment exprimer en peu de mots cette activité si multiple, et, en bonne partie, si nouvelle des derniers papes ? Parlerons-nous des *directives personnelles* en matière de missions, qu'ils ont données au monde, particulièrement dans leurs encycliques ? Mais, s'il est vrai que *Maximum illud* et *Rerum Ecclesiae* sont les deux premières grandes encycliques missionnaires, la Propagande, toujours dirigée par les Souverains pontifes, n'a jamais limité son rôle à celui d'un organisme purement administratif. Elle a, dès son origine, formulé des principes, recommandé des méthodes, combattu des défauts. Elle a souvent dénoncé, comme Benoît XV et Pie X, la tendance à transporter dans les pays de missions nos idées et notre civilisation européennes; elle a mis en garde aussi contre les ambitions politiques et le nationalisme exagéré des missionnaires; elle a stigmatisé la recherche des avantages commerciaux; elle a recommandé aux hérauts de l'Évangile la prédication dans les langues indigènes; elle les a exhortés à étudier les mœurs des peuples chez lesquels ils résident et à se plier à leurs coutumes, pourvu qu'elles n'offrent rien de superstitieux; elle a surtout, comme nous l'avons

marqué plus haut, prôné la constitution de clergés indigènes.

Pour caractériser l'œuvre missionnaire de Benoît XV et de Pie XI nous croyons pouvoir évoquer la grande figure d'un de leurs prédécesseurs, remonter à un des moments les plus solennels de l'histoire de l'Église.

Les chroniqueurs rapportent que, le concile de Clermont une fois terminé, Urbain II se rendit sur une très large place, car aucune église n'aurait pu contenir la foule innombrable qui l'entourait, et qu'il adressa au peuple des paroles enflammées suivies aussitôt du cri « Dieu le veut » poussé par des milliers de poitrines.

Oui, c'est bien une *croisade missionnaire* que prêchent maintenant, *par eux-mêmes* et *au monde entier*, les papes d'après-guerre. Plus conscients que jamais de leur primauté apostolique; de l'immensité de la tâche à réaliser, malgré les efforts gigantesques dépensés jusqu'ici; enfin des opportunités nouvelles qu'offrent à l'apostolat catholique la situation du monde et certains des événements récents, Benoît XV et Pie XI lancent le peuple chrétien tout entier : évêques, prêtres et fidèles de nos pays civilisés, aussi bien que les missionnaires eux-mêmes, à la conquête du milliard d'âmes païennes. Arrière, s'écrient-ils du haut de la chaire de Pierre, les anciennes timidités! Arrière les lenteurs passées! Le temps vient des grandes audaces! A l'armée en marche surtout ils donnent pour mot de ne pas s'éterniser dans les mêmes territoires, mais de reprendre, sans s'arrêter, ce rôle de semeurs, de planteurs d'Évangile qui fut celui de saint Paul et de François Xavier.

Bref, aux phases de la cellule rayonnante; de la direction dispersée et variable; de la concentration; des patronages et de la double direction; de la centralisation par la Propagande, nous croyons pouvoir en ajouter une sixième, dont nous sommes les contemporains, celle de la *croisade pontificale missionnaire*.

Les légendes rattachant à saint Pierre l'origine de toutes ou de presque toutes les églises occidentales comportent, comme beaucoup d'autres, une part d'erreur et une part de vérité. **La part d'erreur c'est de négliger les stades par lesquels providen-**

tiellement Rome a réalisé sa présidence, sa primauté missionnaire. Et ne puis-je pas ajouter à ce propos qu'ici encore une fois l'histoire se révèle à nous, non seulement plus exacte et plus complexe, mais plus vivante et plus belle que la légende. Pour établir l'évolution du rôle apostolique, mais en même temps son universalité et sa continuité sous des formes variées, elle n'a pas besoin de mensonges, d'exagérations, de fausse apologétique. Du seul point de vue de l'action missionnaire, aucune religion, aucune institution ne peut rivaliser avec elle.

Mais nos légendes médiévales comportent aussi une part de vérité, vérité très profonde, vérité éternelle. Aux successeurs de Pierre revient de droit la primauté dans l'œuvre missionnaire, parce que de droit leur appartient la primauté dans l'Église. Au moment solennel de la confession de Césarée de Philippe, Jésus n'a pas dit à Pierre : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église... en Europe... dans les pays civilisés ». Il a dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Église ». — *Hic manat fons totius apostolatus.* D'ici découle la source de tout apostolat. Remercions Renoît XV et Pie XI, d'avoir projeté une lumière nouvelle sur l'universalité de l'Église et sur l'universalité du rôle de Pierre dans l'Église. Répondons à leur appel par le cri des croisés : *Dieu le veut!* (1)

É. DE MOREAU, S. I.

(1) Conférence donnée, le 18 janvier 1933, en présence de S. E. le Nonce Apostolique de Belgique, à l'Ecole supérieure de la rue d'Arlon à Bruxelles.